

Conclusion Générale

Au terme de cette étude, il ressort que la vie musicale au XIXème siècle dans une ville de province telle que Lyon est plus riche qu'on ne pourrait se l'imaginer.

L'étendue d'un tel travail, qui n'a cessé de nous surprendre tout au long de ces recherches, a bien évidemment nécessité d'opérer une large sélection dans les différents sujets et disciplines artistiques de cette époque.

Aussi, cet ouvrage, à l'orientation tout à fait personnelle, ne constitue-t-il pas une étude exhaustive de la vie musicale lyonnaise.

Lyon, "ville secrète" : il semble que ce surnom ne soit pas usurpé au XIXème siècle... Cette cité, dont l'aspect plutôt morose est accentué par un climat humide et voilé de brume, cache de multiples richesses, de nombreuses beautés.

La vie artistique de la capitale des Gaules, tout comme ses habitants, est probablement à l'image des traboules, ces couloirs sombres et mystérieux, mais réservant des découvertes souvent inattendues qui ne peuvent laisser quiconque insensible...

C'est ce que nous avons tenté de démontrer en offrant ce que l'on pourrait appeler une sorte de tableau de la vie musicale du XIXème siècle. Poser un regard sur ce passé, exhumer l'œuvre des illustres musiciens de cette époque, saisir son public, tel a été le but de ces recherches. Ainsi, nous avons pu appréhender les diverses facettes musicales de Lyon et des Lyonnais et constater également combien la perspective musicale du public de l'époque était différente de celle d'aujourd'hui.

Le Grand Théâtre, lieu où petits et grands bourgeois convergent, remplit au siècle dernier, outre sa vocation musicale, une fonction sociale. Contrairement à Paris qui possède plusieurs théâtres où les publics se mélangent peu, Lyon n'a qu'une seule scène lyrique. Bien que les plus riches s'offrent des loges et que les autres soient au parterre, il permet aux différentes couches sociales de se côtoyer.

Le Grand Théâtre, en plus des spectacles lyriques qu'il organise, permet également à de nombreux virtuoses de se produire. Ces concerts de solistes "vedettes" sont d'ailleurs un des phares de la vie musicale lyonnaise. Le public du Grand Théâtre, initié à la musique par l'opéra, retrouve là ses thèmes préférés que les virtuoses varient, paraphrasent dans leurs œuvres, et se trouve ainsi insensiblement porté à découvrir et à aimer la musique plus "sérieuse" à laquelle ces artistes feront une place de plus en plus grande dans leurs programmes.

Ainsi, en 1836 déjà, lors des concerts d'Ole Bull, le *Courrier de Lyon* se montre particulièrement optimiste quant à l'avenir de la musique à Lyon :

"(...) A l'empressement du public lyonnais à aller entendre Ole Bull, au recueillement qu'il a montré à écouter cette musique si nouvelle, à effets si étranges, à l'enthousiasme qu'il a fait éclater à chaque concert, nous voyons

là aussi dans les masses un sensible progrès en musique. Les sublimes opéras de Robert le Diable et de Guillaume Tell ont avancé de vingt ans l'éducation musicale de la France. Viennent donc avant peu les grandes symphonies de Beethoven, et sans nul doute elles seront comprises par un grand nombre. En fait d'art, Lyon commence à marcher ; il y a d'heureuses organisations et de la volonté ; Dieu veuille qu'il y ait persévérance (...)." (1)

Il apparaît que le Grand Théâtre est à l'époque l'élément principal de la vie musicale lyonnaise. Bien que les échecs soient nombreux, son apport artistique reste considérable. Même si le but du public est de se divertir, le simple fait d'écouter de la musique a développé chez lui un sens artistique, un indiscutable intérêt et un amour pour l'art des sons.

Bien entendu, l'immense majorité de ce public est plus que néophyte. Son horizon musical se limite aux prouesses vocales des vedettes du Grand Théâtre. Pourtant, outre cette foule qui voe une passion exclusive aux spectacles lyriques, il existe à Lyon une catégorie d'auditeurs plus connaisseurs, très minoritaires, pour qui cet art n'est pas uniquement un moyen de se distraire, capables de "comprendre" les chefs-d'œuvre de la musique dite "sérieuse". Ces mélomanes avertis ainsi que des musiciens locaux, par leur assiduité, par leurs efforts pour développer le goût artistique à Lyon permettent petit à petit aux chefs-d'œuvre de Beethoven, Mendelssohn, Chopin et d'autres compositeurs de s'imposer dans la capitale rhodanienne.

Nous avons pu constater que le développement de la musique à Lyon s'est fait grâce à l'action conjuguée de quelques hommes.

Un des fleurons de cette élite musicale est sans conteste Georges Hainl qui voe sa vie à l'éducation du public. Personnalité d'exception, il met, nous l'avons vu, tout en œuvre pour offrir la meilleure musique à tous les Lyonnais.

D'autres que lui manifestent également cette volonté de faire jouer à Lyon un répertoire différent de la musique lyrique. Leur action s'incarne dans les différentes sociétés symphoniques qui voient le jour après 1820. Malheureusement ces initiatives n'ont pas toujours les retombées artistiques escomptées, et jusqu'à la fin du siècle, la musique instrumentale reste confidentielle, même si les progrès sont indéniables, surtout après les années 30. Le chemin est alors encore long à parcourir. Pourtant, la *Revue du Lyonnais*, en 1838, se félicite du développement de l'art symphonique dans les termes suivants :

(1) *Le Courrier de Lyon*, 4 mars 1836.

"(...) Aujourd'hui, l'amour de la musique gagne les masses (...). Nous comprenons le langage et la pensée de l'art dans toute l'étendue de sa puissance. La musique surtout (...) a conquis, depuis quelques années, une place importante dans notre cité travailleuse (...)." (2)

L'après 1850 voit s'intensifier cette action. De cette volonté de transmettre le goût symphonique à un nouveau public plus large, naissent les concerts populaires. C'est également dans cette deuxième moitié de siècle que l'on assiste à un relatif développement de la musique de chambre. Réservée surtout aux connaisseurs, elle est pratiquée dans les salons et par d'illustres virtuoses de passage tels Ernst, Rubinstein ou Joachim.

Pourtant, même s'il est indubitable que d'éminentes personnalités du monde musical ont été les véritables architectes du progrès artistique à Lyon, les actions individuelles, pour importantes qu'elles aient été, ne pouvaient aller que dans le sens des courants artistiques et de l'évolution générale des idées de l'époque. Par ailleurs, Lyon de par sa taille et sa situation géographique privilégiée, constituait un terreau suffisamment riche pour qu'en l'absence des acteurs de la vie artistique que nous avons évoqués, bien d'autres hommes auraient surgi pour les remplacer.

A l'inverse de ce qui s'est passé dans d'autres villes de province moins importantes qui ne bénéficiaient pas du même brassage humain que Lyon - et je citerai pour mémoire l'exemple de Douai où la mort de Luce-Varlet, violoniste, compositeur et chef d'orchestre, pilier de la vie musicale locale, survenue en 1853, a eu des conséquences néfastes sur le développement de l'art - l'essor de la musique à Lyon n'a pas été réellement freiné par le départ de personnalités musicales dominantes.

Mais en définitive, il ne faut pas surévaluer la place qu'occupe Lyon dans le paysage musical français. Dans un pays où, depuis Louis XIV, le centralisme est une constante, il serait déplacé de vouloir hisser Lyon au rang de capitale artistique. Plus que toute autre ville, Lyon a été victime de cette spécificité française. Sa place au cœur de la France, son importance économique, le fait qu'elle aurait pu être la capitale du royaume ainsi que l'avait envisagé un moment François Ier, ses démêlés tragiques avec le pouvoir révolutionnaire en 1793, sont autant de blessures qui ont entretenu un sentiment de frustration et une sorte de complexe d'infériorité vis-à-vis de Paris. La fierté des Lyonnais les a empêchés d'accepter cet état de chose et a fait naître un désir de rivaliser avec la capitale. En réalité, à la différence des autres villes de province, Lyon n'a jamais totalement accepté son statut provincial.

Avoir eu les yeux constamment rivés sur la capitale en cherchant à l'égalier a certainement contribué à l'essor de la musique dans notre ville, mais a également

(2) *La Revue du Lyonnais*, année 1838, tome 7, p. 507.

freiné le développement d'une identité musicale propre à la métropole rhodanienne. On relève en effet peu de noms de compositeurs, grands artistes lyonnais, au regard de l'importance de la ville... Par ailleurs, on peut s'étonner qu'un grand nombre de ceux qui ont œuvré à l'épanouissement de la vie musicale de Lyon ne soient pas inscrits dans la mémoire collective. Pas une rue ne rappelle le nom de Georges Hainl, par exemple... Peut-être est-ce parce qu'il a poursuivi sa carrière à Paris ?

D'autre part, le système même du centralisme parisien empêche toute comparaison de Lyon avec d'autres villes européennes de même importance...

Quant au public lyonnais, il se distingue par certains traits de caractère que l'on retrouve assez fréquemment. Sa froideur et sa méfiance vis-à-vis des grandes vedettes parisiennes ne semblent pas être du domaine de la légende. Les journaux y font d'ailleurs souvent allusion. Cette attitude est bien exprimée par le *Salut Public* :

"(...) Le public lyonnais a l'habitude de se défier beaucoup des réputations qui lui arrivent toutes faites du dehors, et nombre de personnes avaient hésité à aller entendre le violoniste Wieniawski, dont leurs propres applaudissements n'avaient pas déjà consacré le talent (...)." (3)

A la fois exigeant et très critique en matière musicale, le Lyonnais, d'une nature plutôt réservée, s'enflamme difficilement. Même la visite de Saint-Saëns à Lyon a donné lieu à des critiques parfois mitigées... Pourtant, le public lyonnais est également capable de réserver l'accueil le plus chaleureux à un artiste qui a su le toucher. Sentimental et fidèle, il peut s'enticher inopinément de grands artistes tels Liszt, Planté, les soeurs Milanollo ou Sarasate.

Quant à la musique lyrique et symphonique, il n'est pas vraiment surprenant qu'à la fin du siècle les Lyonnais se soient tellement épris de Wagner. Cette musique aux harmonies larges, sévères, était certainement plus proche de leur caractère que le répertoire italien.

En cette fin de siècle où l'on assiste à une convergence vers le goût symphonique, le public a mûri. Le goût wagnérien s'est imposé, tandis que l'on joue régulièrement le répertoire symphonique des maîtres allemands. En outre, la fondation du Conservatoire vient couronner les multiples tentatives de créer une institution musicale enfin stable.

Il semble que les Lyonnais soient maintenant prêts à affronter le XXème siècle. Il aura probablement fallu ces efforts poursuivis pendant tout le XIXème siècle pour permettre l'éclosion de la période sans doute la plus féconde de l'histoire musicale de Lyon, l'ère Witkowski.

(3) Le *Salut Public*, 12 mars 1878.